

lume la lanterne avec un soin pieux. La veuve tient encore la couronne dont elle vient d'orner la croix : comme ses mains tremblaient pendant qu'elle entrelaçait ces fleurs ! Il y a si peu de temps, si peu, qu'elle parcourait avec lui, le jour du repos, leurs campagnes natales ! Nina courait devant eux, moissonnant à pleines mains les narcisses et les jacinthes ; et le petit Beppino essayait ses premiers pas. Toute cette joie est finie, à jamais finie ! il n'en reste plus qu'une tombe, une veuve et des orphelins. Elle passent devant sa triste rêverie, les chères et douloureuses images de son bonheur perdu : les premières espérances, la confiance mutuelle, la tendresse courageuse de deux êtres qui, la main dans la main, commencent ensemble la vie, comptant pour rien le travail, la lutte et la souffrance, pourvu qu'ils ne soient pas séparés. . . Et voilà qu'ils ont été séparés ! La veuve songe, farouché, et son cœur se révolte. . .—Je demandais si peu à la vie ! pourquoi tout m'a-t-il été enlevé ?

Tout ? oh ! non, pas tout ! Sa fille lève vers elle un regard inquiet ; son petit enfant se serre contre elle comme pour lui dire : Il ne me reste plus que toi ! Et elle sent que tout ne lui a pas été enlevé. Il lui reste ces deux enfants, dont il faut qu'elle fasse un homme et une femme de bien ; il lui reste leur tendresse, il lui reste la joie de les voir croître ; et lui reste surtout ce qui est la vraie vie de l'âme : le devoir ! Elle le sait : partout où il y a un devoir à remplir, il reste encore du bonheur.—Mon Dieu ! dit-elle, puisque tu m'as enlevé mon appui, donne-moi la force d'être à la fois pour ces pauvres petits un père et une mère, pour que du ciel où il nous attend il soit content d'eux et de moi.

